

par la sécheresse ou par humidité : celle-ci est même plus difficile à combattre, que la sécheresse, car l'humidité est toujours accompagnée d'un froid radical, qui retarde les productions et pourrit les plantes. On vient bien plus aisément à bout des terres sèches par les amendements et les arrosements : on a même la satisfaction d'y voir des productions plus hâtives et de meilleur goût.

Bon fonds.—Si l'on est assez heureux pour avoir des fonds riches, qu'on appelle communément *sables noirs*, dans lesquels il se trouve un juste tempérament du sec et de l'humidité ; s'ils sont avec cela en bonne disposition, comme ils ont un sol inépuisable de fécondité, beaucoup de facilité pour les labours et pour être pénétrés des eaux pluviales, on peut y semer et planter indifféremment partout quelque sorte de légumes et de plantes que ce puisse être, avec assurance qu'elles y réussiront.

Cependant les expositions du levant et du midi sont toujours plus propres que celles du couchant et du nord pour donner de bonnes productions ; et pour les donner de bonne heure : on y met particulièrement les melons, les fraisiers, les pois hâtifs, etc. Réciproquement le couchant et le nord ont cet avantage, que les plantes s'y conservent plus longtemps en bon état, et sont exemptes des fortes impressions qui, dans les chaleurs de l'été, grillent tout, et font mourir trop tôt les plantes en graine.

Ces bons fonds ont l'inconvénient qu'il y faut sarcler beaucoup, parce que la terre y est si féconde, qu'elle produit une très-grande quantité de mauvaises herbes parmi les bonnes. Une chose qu'on ne doit pas manquer d'y faire, non plus qu'en toutes sortes de terres, c'est de changer souvent les plantes et les légumes de place.—(A suivre.)

Culture du tabac.

Monsieur le Rédacteur,

Je vois avec plaisir que le Gouvernement Fédéral s'occupe de la question du tabac canadien, question qui, malheureusement, a été négligée jusqu'à ce jour, à cause de l'impression où l'on était qu'on ne pouvait produire de bon tabac en ce pays. Mais grâce aux essais renouvelés de plusieurs bons cultivateurs, on est maintenant convaincu du contraire. Moi pour moi, depuis deux ou trois ans, je n'ai cessé de dire que nous pouvions rivaliser avec n'importe quel autre pays pour la production d'un bon tabac pour le commerce, qui pourrait donner le meilleur rendement possible. Je sais qu'il nous est impossible de produire du tabac aussi fin, aussi recherché que celui de la Havane, de l'Espagne, du Brésil, et de quelques autres pays chauds, mais je répète que nous pouvons produire un tabac, aussi bon, sinon meilleur, qu'une grande partie du tabac qui nous vient des pays voisins ; mais cela, à une condition : c'est que nous semions de la bonne graine. Mais où donc trouver cette bonne graine ? Ce n'est pas aussi facile à trouver qu'on le pense. Pour moi, j'ai essayé de plusieurs espèces : le *Connecticut*, le *Latakia* tant vanté, et quelques autres encore ; mais je n'ai été satisfait que du tabac provenant de la graine que je me suis procurée de Monsieur Edouard Ferland, de Lunenburg au prix fabuleux de deux piastres (82) le quart de livre. Le *Connecticut* donne, il est vrai, un rendement assez satisfaisant, mais il n'a pas ou presque point d'arôme, et l'arôme dans le tabac, est d'une importance majeure puisque c'est ce qui en

fait le prix et la réclame. Quant au *Latakia* il est d'un goût désagréable et ne donne qu'un faible rendement. Je ne connais pas le nom du tabac de M. Edouard Ferland, mais je le répète, c'est le meilleur tabac canadien que je connaisse pour le climat de notre pays. La grandeur de ses feuilles et son arôme délicieux ne laissent rien à désirer. Pour connaître d'une manière plus spéciale la graine qui convient à notre climat, il faudrait en faire venir des pays dont le climat ressemble au nôtre. Mais la difficulté qui s'oppose à cette idée, pourrait être facilement levée par le Gouvernement lui-même. Rien de plus facile que de s'aboucher avec ces pays pour en recevoir de la graine de tabac qui serait distribuée aux meilleurs cultivateurs pour en faire l'essai, comme cela se pratique en Belgique et ailleurs. D'après ce que dit V. P. G. Demorr dans son *Traité du Tabac*, j'en crois que le tabac d'Amersfoort, Hollande, serait ce qui nous conviendrait le mieux. Voici ce que dit ce Monsieur à ce sujet : " Cette race (de tabac) est remarquable par le développement considérable de toutes ses parties ; la plante est pubescente glutineuse ; les feuilles sont très grandes, ovales, amplexicaules et auriculées à la base ; la corolle est à lobes très larges, mucronés ou très-courtement acuminés, jamais subcordés acuminés."

En terminant permettez-moi de dire que je suis surpris qu'on persiste à dire qu'en Canada le tabac ne mûrit pas, quand pour se convaincre du contraire, il ne suffirait que de demander l'opinion des cultivateurs de tabac ; ainsi, on apprendrait que dans le District de Québec et encore mieux dans le District de Montréal, on fait jusqu'à deux récoltes par année : preuve évidente qu'au moins la première a dû parvenir à son entière maturité. Ici même, quoique le climat soit plus tempéré, cependant mon tabac vient toujours à la maturité parfaite, comme peuvent l'attester ceux qui, chaque année, visitent mon champ de tabac.

LE N. GUYREAU.

Isle Verte, 7 avril 1860.

Apiculture.

Comment séparer deux essaims qui se sont joints, ou qui veulent se joindre.—Quand on a beaucoup de ruches, souvent plusieurs essaims sortent ensemble, et se mêlent dans l'air ou sur le lieu où ils s'arrêtent, en sorte que de deux ou trois, il ne s'en forme qu'un seul.

Dans la saison du jet, celui qui a soin des essaims doit se munir de foin, de paille, d'herbes, de linge, d'eau, de perches, de battoir, et de tout ce qu'il lui faut, afin de pouvoir, quand il voit plusieurs essaims en l'air, les écarter l'un de l'autre à force d'eau, de sable ou de terre menue qu'il jette, ou de fumée qu'il fait dans le milieu, pour les empêcher de se joindre.

Si malgré tout, ils se joignent, il faut tenir deux ruches renversées sous le peloton des mouches ; en sorte qu'à l'aide du linge ou de la fumée, il en tombe autant dans l'une que dans l'autre. Si une des deux en a moins, on laissera reprendre les abeilles à la branche, et on les fera tomber une seconde fois dans celle des deux ruches qui sera la moins peuplée ; ensuite on l'éloignera de l'autre. Le soir on regardera dans les deux ruches ; et si on en trouve beaucoup plus dans l'une que dans l'autre, on prendra une cuiller à pot ou une petite pelle, pour en faire tomber de celle où il y en a trop, sur une nappe étendue à